[Compte rendu de lecture] Mélanie Traversier, Le journal d'une reine. Marie-Caroline de Naples dans l'Italie des Lumières (Ceyzérieu, Champ vallon, 2017)

Pierre Musitelli

▶ **To cite this version:**

Pierre Musitelli. [Compte rendu de lecture] Mélanie Traversier, Le journal d'une reine. Marie-Caroline de Naples dans l'Italie des Lumières (Ceyzérieu, Champ vallon, 2017). Dix-Huitième Siècle, 2019, 51 (1), pp.548-551. 10.3917/dhs.049.0729 . hal-02433715

HAL Id: hal-02433715
https://hal.science/hal-02433715

Submitted on 12 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte rendu de lecture paru dans *Dix-huitième siècle* (2019|1, n° 51)

***Le Journal d'une reine. Marie-Caroline de Naples dans l'Italie des Lumières*, éd. Mélanie Traversier, Ceyzérieu, Champ vallon, 2017, 636 p.**

Cet ouvrage nous donne à lire pour la première fois, restauré dans son intégralité, le journal de Marie-Caroline de Habsbourg-Lorraine, fille de l'impératrice d'Autriche Marie Thérèse et épouse du roi de Naples Ferdinand IV, lui-même fils de Charles III de Bourbon, roi d'Espagne. Rédigé de 1781 à 1785 avec une scrupuleuse régularité, ce journal est le fruit de la réunion de deux ensembles autographes : d'une part un diaire (« Journal de Naples ») conservé aux Archives d'État de Naples, dans lequel vient s'enchâsser d'autre part le récit du voyage (« Journal d'Italie ») entrepris par la reine et son époux à travers les États du nord de la Péninsule entre avril et septembre 1785. Ce second manuscrit, rédigé par Marie-Caroline « dans un livre séparé » (p. 569) dont la trace avait été perdue, vient combler une importante lacune chronologique dans la dernière année de son diaire napolitain : il est le fruit d'une heureuse découverte de l'historienne Mélanie Traversier auprès d'un collectionneur privé américain, une découverte dont le récit à la saveur aventureuse ouvre le dense essai introductif (p. 7-185).

Le journal (p. 189-569), écrit par cette reine napolitaine de langue maternelle allemande dans un français libre et parfois déroutant (l'accentuation et la ponctuation en sont absentes), se présente comme une succession de courts paragraphes d'une dizaine de lignes qui déclinent, jour après jour, les activités répétitives de la souveraine. Ces paragraphes obéissent à un schéma récurrent et fortement scandé : après la date est précisée l'heure du lever (« Je me suis leve » ou « je me levois » rythment inlassablement les entrées), puis vient la mention du temps passé avec ses enfants, des soins qu'elle leur prodigue, de leur santé fragile, des remèdes administrés, du Conseil du Roi, du nom de ministres et hommes d'État avec qui elle s'entretient, des exercices de dévotion, des promenades et déplacements (Naples, Portici, Salerne, Sorrente, Castellammare), et enfin du coucher. Le style, laconique, consiste en une succession de participes ou d'infinitifs qui égrennent les occupations, jusqu'aux plus routinières (« habiller coefer entendre la messe voire les enfans lire ecrire m'occuper voire mes enfans diner avec le Roi puis lire voire A puis C ensuite le Conseil prier voire SB après au lit », p. 242-243). Ces énoncés factuels, à usage privé, dépourvus de toute ambition littéraire, manqueraient de piquant et de profondeur introspective si quelques événements dramatiques ou déstabilisants ne venaient émailler le cours régulier des journées ordonnées par le protocole et les obligations, et pousser la reine à se départir, par instants, de sa retenue. Ainsi, lorsque cinq jours après l'annonce du tremblement de terre qui détruit Messine et une partie de la Calabre, en février 1783, Marie-Caroline vole au chevet de son petit Joseph (1781-1783) pour accompagner son agonie puis son embaumement, elle tente de trouver les mots pour dire sa peine et son désarroi : « ce fut un nouveau coup de poignard pour mon cœur déchiré […] j'allois voire mon petit inanimé froid et cadavre je lui baisois les mains je l'embrassois je lui baisois les pieds cella me fut d'une terrible et douloureuse douceur il avoit un visage beau calme charmant » (p. 265). Chaque année calendaire s'achève dans le journal par un paragraphe qui en récapitule les événements marquants. C'est souvent un rappel des souffrances endurées : « année où j'ai eue des peines infinies », écrit-elle au terme de l'année

1783 (p. 343) ; « Dieu veuille m'accorder une plus heureuse année », écrit-elle en 1784 (p. 430). Ces bribes, rares autant que précieuses pour qui cherche à saisir dans ces lignes une substance qui ne soit pas seulement informative, mettent en lumière un mélange de sensibilité et de détermination stoïque : sensibilité aux « malheurs publics » (victimes des infortunes de mer, populations sinistrées de Messine et de Calabre, qui la conduisent à s'intéresser à la politique de reconstruction) ; afflictions causées par les cabales des partisans de la solidarité avec l'Espagne irrités par l'efficace action philo-autrichienne de la reine ; lassitude et inconfort des grossesses à répétition auxquelles la contraint son statut. Pas question pour autant, prévient Mélanie Traversier, d'alimenter une « histoire larmoyante des princesses », avec laquelle il s'agit plutôt d'« en finir » (p. 177). Soucieuse de conjurer « toute sensiblerie » et de ne pas faire de Marie-Caroline une icône mais « une femme qui règne » (p. 179), l'historienne montre dans son ample préface, scindée en six chapitres, tout le parti que l'on peut tirer d'une telle documentation. Sans rien ignorer de la « sécheresse de l'écriture » du journal (p. 182), ni même de ce que ce texte peut comporter de daté voire d'« "archaïque" dans sa forme comme dans son contenu émotionnel au regard des évolutions historiques du journal personnel dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle » (p. 27), Traversier relève la « discipline » qu'une telle pratique scripturaire traduit chez la reine. Marie-Caroline écrit pour « discipliner son temps », pour « se gouverner elle-même par la mise par écrit de ses activités et de ses émotions » (p. 38).

Sa chronique, « morne et répétitive » (p. 102), montre certes « l'ennui d'une reine » (p. 131), mais elle permet surtout de comprendre comment sa sensibilité personnelle s'articule avec son rôle public. Traversier reconstitue ainsi habilement ses motivations, analyse son rôle politique et cerne, en un mot, ce qu'est le « métier de reine » (p. 179). Car Marie-Caroline fut une femme politique : à partir de 1775, comme l'y autorise contractuellement la naissance de son premier fils (mort en 1778), elle prend part au gouvernement napolitain et pèse dans le processus de décision politique. Instigatrice d'un rapprochement de Naples avec l'empire habsbourgeois au détriment des liens historiques avec la couronne d'Espagne, elle favorise l'ascension de l'amiral Acton au grand dam de Charles III. Une telle activité, associée à la déconsidération dont pâtit Ferdinand IV qui s'attire une réputation peu flatteuse *re lazzarone*, plus enclin à la pêche et à la chasse qu'attentif à la conduite de l'État, lui attire l'inimitié du Ministre d'Espagne, qui lui cause, écrit-elle en 1785, des « chagrins violens exesifs » (p. 558).

Femme de pouvoir et de réseau, Marie-Caroline dépasse le rôle traditionnellement dévolu aux princesses de rang ; la place qu'elle accorde dans ses journaux aux enjeux politiques, aux audiences accordées, au réseau de ses interlocuteurs, « brouille les codes supposés de l'écriture féminine princière » (p. 56). Son intérêt pour les stratégies d'alliance (le projet de mariage de l'une de ses filles avec l'archiduc héritier de Toscane), sa capacité à défendre ses intérêts familiaux et dynastiques, à cultiver ses relations avec ses frères Joseph II, empereur d'Autriche, Pierre Léopold, grand-duc de Toscane, et Ferdinand, archiduc gouverneur de Milan, transparaît pleinement à l'occasion de son voyage d'Italie. Scrutant les motivations intimes et politiques de ce voyage, qui n'est ni d'agrément, ni de représentation, Mélanie Traversier le réinscrit dans les rapports de force des puissances européennes de l'Europe de la fin du 18^{e} siècle. Il s'agit pour la reine, toujours accompagnée de son mari, de s'éloigner quelque temps des tensions qui agitent la cour de Naples et, à travers l'observation des villes, des campagnes, des populations, et le dialogue avec sa vaste fratrie, d'« expérimenter des

formes réformistes de gouvernement qui pourraient être mises en œuvre à Naples pour la tranquillité et la prospérité publiques » (p. 78).

Ses relations de voyage, qui prennent une forme épistolaire, se font plus disertes : la syntaxe s'allonge et devient plus descriptive, la reine s'adressant ici à ses enfants – à ses filles aînées en particulier. Le voyage en mer, les paysages agricoles, l'abord et la topographie des villes, le caractère des habitants, la sociabilité citadine, les réceptions y font l'objet d'annotations plus précises : la campagne toscane l'enchante, mais elle juge Florence une « lugubre ville » (p. 486) ; Bologne lui « deplait entierement triste malpropre villain […] icy c'est la crasseuse Italie » (p. 496) ; elle appécie Turin et Milan… La reine, qui espère tirer de son périple des « leçons de gouvernement » (p. 97), rentre à Naples avec des « ambitions réformatrices renforcées » par son tour d'Italie (p. 100), écrit Mélanie Traversier, dont l'essai introductif se fonde, parmi d'autres sources primaires, sur la correspondance personnelle de la souveraine (Archivio Borbone des Archives d'État de Naples). Il faut reconnaître que les indices offerts par le seul journal seraient maigres. Si Marie-Caroline confie sa lassitude de cette longue « tournée » dans les cours du nord de l'Italie et sa nostalgie au souvenir de son « beau doux Naples » et de ses « cheres cheres enfans » (p. 480), elle se montre réticente, une nouvelle fois, à dévoiler la teneur des enseignements que lui procure son déplacement : « le profit que j'ai tiré de ce voyage ou enfin les diverses reflexions ne sont point de nature a etre mises yci je me les reserve pour moi » (p. 554), prévient-elle. Toujours est-il que ses ambitions se heurtent rapidement à la Révolution. Sa haine anti-française et sa « ténacité réactionnaire » (p. 175), exacerbées par l'exécution de sa sœur Marie-Antoinette, la conduisent à abandonner toute volonté réformatrice. Exilée à Palerme avec Ferdinand IV durant l'éphémère République parthénopéenne de 1799, puis à nouveau à partir de 1806, elle mourut en 1814 en Autriche.

Le volume est opportunément enrichi en annexe d'un glossaire, d'un arbre généalogique des maisons de Bourbon et de Habsbourg-Lorraine, d'une carte schématique de l'itinéraire italien de la reine et d'un inventaire synthétique des différents codes, parfois non élucidés, qu'elle utilise sporadiquement dans son journal. Éclairé et mis en valeur par son riche paratexte, ce journal constitue un outil de travail important pour les historiens de l'Italie et de l'Europe du *secondo settecento*.

Pierre Musitelli
École normale supérieure - PSL